

**Prof. Kétévan Djachy**

Université Ilia de Tbilissi  
kdjachy@yahoo.com

**La Traduction d'une théorie du français vers le géorgien****Résumé**

Le présent article concerne les difficultés de la traduction d'un livre sur la théorie de la traduction. Ce livre intitulé : « Interpréter pour traduire » appartient à Danica Selscovitch et Marianne Lederer, publié en 1984, qui a été réédité 4 fois. C'est un livre de chevet pour tous les traducteurs et interprètes, ainsi qu'aux étudiants qui se destinent à ces professions ou à la recherche matière à réflexion sur le processus de la traduction. Danica Selescovitch était la fondatrice de la TIT qui avec sa collègue Marianne Lederer nous ont proposé un ensemble d'articles qui posent la base de la théorie. Les textes sont fondés sur la pratique de la traduction orale et écrite et sur l'enseignement de cette pratique, d'où sont issues des réflexions qui peu à peu se sont organisées en une théorie, simple mais utile à ceux qui la pratiquent. Notre objectif est de parler des difficultés qui surgissent lors de la traduction d'une théorie et de proposer les techniques de sa solution.

**Mots-clés :** Interpréter, déverbaliser, la filiation du texte traduit, l'altérité, l'équivalence.

## **Introduction**

Interpréter pour traduire, c'est comprendre au-delà des mots puis exprimer un sens déverbalisé. Le principe fondamental du processus de la traduction est le même, quelles que soient les langues et quels que soient les genres de texte. Le passage d'un texte à une pensée non verbale et de celle-ci à un autre texte est indépendant des langues ; il n'est pas différent de celui de l'énonciation ou de la compréhension d'une parole dans la communication unilingue; toutefois son observation est plus facile à travers la réexpression du vouloir dire dans une autre langue qu'il ne l'est dans une même langue au reçu de l'évanescence chaîne sonore ou des mots figés durablement dans l'écrit.

Fortunato Israël écrit : « En traductologie, il est désormais courant d'opposer transcodage et adaptation ou sourciers et ciblistes. Il est très rare, que dans un même projet, le traducteur soit en même temps sourcier et cibliste, copiste et adaptateur sans que l'on puisse dégager une orientation aussi nette quant au lien établi entre les textes. Cela vient sans doute du fait que le processus traductif se trouve régi par des forces contraires entre lesquelles il faut en permanence arbitrer » (Israël, 2002 :83).

Notre objectif est de voir comment les antinomies propres au processus de la traduction peuvent être résolues au plan théorique et ensuite au plan pratique. Ce faisant, il faut aborder trois points suivants : la filiation du texte traduit, les marques de l'altérité en traduction et la notion de l'équivalence.

### **La trace du lien en traduction**

Qu'est-ce qu'on peut entendre par l'expression « filiation du texte traduit » ? Tout simplement que ce dernier entretient toujours un lien de dépendance avec l'écrit antérieur dont il émane. Ce lien est moins linguistique que notionnel et discursif. Tout texte quel qu'il soit est l'expression d'un vouloir-dire particulier sur un référent externe-objet, situation, problème-selon un mode d'exposition qui porte la marque du scripteur et du type de discours. Le texte original est lié avec une réalité extratextuelle et un cadre discursif qui fixent. « Le lien à cette réalité, à l'univers de discours et à la stratégie mise en œuvre par l'auteur devra bien entendu être préservé dans le texte second pour que ce dernier puisse relever de l'opération traduisante » (Israël, 2002 : 84).

Le nouveau texte affiche son indépendance et ne garde plus de son ancrage initial que des traces allusives trop peu significatives pour qu'on puisse encore parler de traduction. Le texte traduit doit éviter la rupture avec l'original et il doit garantir la continuité entre les deux instances scripturales.

La traduction ne peut pas être le double exact de l'original. Le texte traduit reste placé sous le signe de l'altérité et il oblige à considérer la problématique du lien avec l'original sous un autre angle. Il y a quatre marques de l'altérité. La plus évidente est le changement de langue qui crée une différence irréductible entre les textes. Il est peu réaliste de postuler en traduction, au niveau des structures de surface, l'existence d'un lien de nature linguistique stable et manifeste. Traduire signifie non seulement changer de langue, mais aussi à se couler dans un moule discursif différent. Ainsi, au moment de reformuler, le lien s'établit moins avec la matrice du texte source qu'avec le modèle correspondant de la langue cible. Troisième marque d'altérité, la prise en compte des conditions de réception qui amène parfois le traducteur à modifier le message initial afin de le rendre pertinent pour son lecteur. Enfin, l'altérité physique du texte traduit. Traduire, c'est avant tout choisir dans une gamme de possibles des solutions adaptées au contexte verbal et à la situation de parole, solutions qui varieront bien sûr d'un individu à l'autre, induisant à chaque fois un équilibre interne différent dans la configuration linguistique du message. F. Israël écrit à ce propos : « De cet aménagement discursif et langagier naît un objet verbal ni tout à fait le même que l'original, ni tout à fait un autre mais qui garde malgré tout la capacité de le remplacer » (Israël, 2002 :87).

Le lien verbal en traduction trouve sa justification dans la notion d'équivalence. L'équivalence en traduction repose sur le principe d'établir une analogie entre deux objets de pensée. Il est possible de dire la même chose par des moyens, voire par des langues différentes. Aucun texte n'est fait pour dire la langue mais pour dire quelque chose par son truchement. Chaque langue peut tout dire mais chacune le fait à sa manière. En traduction, l'équivalence se situe à deux niveaux interdépendants. Tout d'abord, au plan formel. La reproduction des formes initiales est souvent illusoire. Il s'agit plutôt de les interpréter, de dégager la valeur notionnelle et émotionnelle dont ces formes sont porteuses. Traduire revient à produire un nouvel objet verbal autonome. Selon F. Israël : « Deux textes peuvent être tenus pour synonymes si, par-delà les différences des idiomes liées à la matérialité de la forme, ils présentent la même teneur, si leurs registres et leurs forces perlocutoires

sont comparables et, partant, s'il existe entre eux une telle convergence qu'ils peuvent assumer la même fonction » (Israël, 2002 :89).

Il est possible de concevoir un texte traduit comme un hybride, qui bien que ne coïncidant pas tout à fait avec l'original, est en mesure de se substituer à lui, d'en rendre compte dans une très large proportion, malgré la différence des idiomes, des cultures et des conditions de réception.

Selon Marianne Lederer et Danica Selescovitch, cette conception du lien en traduction permet de tirer un certain nombre de conclusions et, de faire le point sur quelques idées reçues :

- 1) Il n'existe pas de lien hiérarchique entre l'original et le texte traduit au sens où le texte second serait toujours frappé d'entropie.
- 2) Le lien en traduction n'est pas synonyme d'asservissement à l'original, la traduction étant un acte de créativité où le sujet traduisant s'approprie le texte, l'intériorise et en devient le coauteur.
- 3) Le lien ne dépend pas du rapport des langues, la traduction n'étant pas une opération essentiellement linguistique. La relation est donc beaucoup plus subtile car elle s'établit non point entre les langues mais entre les textes et dépend aussi de la situation de réception.
- 4) Le lien ne dépend pas du type d'écriture. Il s'agit d'appréhender un sens à la fois notionnel et émotionnel et d'assurer sa transmission selon le principe de la dissociation des idiomes et de l'autonomie des textes (Selescovitch, Lederer, 2001 : 54-71).

### **La problématique de la traduction du français en géorgien**

Ayant reçu le droit d'auteur de la part de Marianne Lederer pour traduire le livre intitulé : «Interpréter pour traduire» dont elle est un co-auteur avec Danica Selescovitch, le premier problème a surgi toute suite. Ceci concernait le titre du livre. Le titre est l'un des éléments formel, structurel et sémantique du texte. L'organisation structurelle du texte se soumet aux normes stylistiques de telle ou telle langue et c'est pour cette raison, ses divergences qui se manifestent entre la langue de départ et la langue d'arrivée sont à tenir compte lors de la traduction. En géorgien le même titre se traduit d'une manière suivante : « უნდა გაიგო რომ თარგმნო » [unda gaigo, rom targmno], en français : il faut comprendre pour traduire. On ne pouvait pas garder ce titre, car chaque livre doit être vendu. Ce genre de titre n'était pas intéressant pour les lecteurs. Sur l'autorisation de l'un des auteurs en vie Marianne Lederer on l'a modifié et on l'a nommé ainsi : «თარგმნის ხელფანება და სწავლების მეთოდი» [targmnis

xelovneba da stsavlebis metodi]-«L'art de la traduction et la méthode de l'enseignement». Ce titre rend clair le contenu du livre aux lecteurs géorgiens.

L'autre question concernait la conservation des références du livre à traduire. Le titre, les noms des auteurs, l'éditeur. Marianne Lederer m'a remerciée d'avoir gardé toutes les références en français à côté de celles traduites en géorgien. Le présent livre est traduit en chinois et en arabe. Les autres traducteurs ont tout traduit ce qui a compliqué les choses, compte tenu des alphabets différents du latin pour comprendre où étaient les noms des auteurs, le titre, l'éditeur. Tout était mélangé.

La traduction d'un texte exige de faire des commentaires pour expliquer des choses inconnues. L'usage des notes est un procédé obligatoire pour l'explicitation. Selon G. Genette, les notes ont un statut différent selon qu'il s'agit de notes auctoriales ou allographes. Les notes auctoriales font partie du texte; les notes allographes, généralement appelées « notes de l'éditeur » constituent un commentaire méta-textuel. Très logiquement selon ces définitions, Genette intègre les notes du traducteur aux notes allographes (Genette, 1987 :307).

Selon J. Delisle, on entend par là une « note que le traducteur ajoute au texte traduit pour fournir une indication 'jugée utile' » (Delisle, 1999 :89). La note est conçue par le traducteur comme nécessaire au bon fonctionnement du texte traduit. Dans la grande majorité des cas observés, les notes du traducteur sont consacrées à éclairer le lecteur à propos d'un nom référentiel, d'un emprunt ou, plus rarement d'un calque. Parfois, elles commentent brièvement un détail de civilisation. Les notes sont d'autant plus utiles que le texte est plus ancré dans une culture. Nous considérons que les notes du traducteur font partie du texte de la traduction.

Dans la pratique actuelle, trois espaces s'offrent aux notes du traducteur : le bas de page, la fin de volume ou de chapitre et le corps même du texte, le texte de la note est isolé entre parenthèses. Pour les deux premiers cas, on parle d'insertion « verticale » ; pour le troisième, on parle d'insertion « linéaire ».

Selon une expression qui a fait florès, la note en bas de page serait « une honte du traducteur » (Aury, 1963 : XI). Cette condamnation mérite quelques précisions. Beaucoup de traducteurs géorgiens ne le font pas. Certains pensent que la note infra-paginale interrompt la lecture, suspend la fiction. Selon d'autres avis, elle est une marque de scrupule intellectuel, nous dirions, de façon plus pragmatique une aide parfois indispensable donné au lecteur.

Nous estimons que le traducteur doit se servir des bas de page, surtout quand il s'agit du texte que nous avons traduit. C'est un livre destiné aux

étudiants qui ont vraiment besoin d'explicitation, compte tenu de la mentalité des étudiants géorgiens. A la page 10 du texte traduit, les auteurs évoquent tout de suite le mot « déverbalisation ». C'est une notion qui est floue pour les Français, sans rien dire des Géorgiens. Bien sûr qu'il fallait l'expliquer, sinon il resterait incompréhensible. A la page 13, elles évoquent l'ESIT. C'est un sigle d'une école supérieure assez connue en France, mais inconnue aux Géorgiens. Est-ce qu'on aurait pu le laisser sans explicitation ? A la page 66, les auteurs parlent de la taxonomie. Nous avons décidé de l'expliquer, car ce mot est inconnu aux étudiants. A la page 142, les auteurs comparent des mots français et serbes.

Au mot français « tante » correspond 3 mots serbes : « tetka, ujna, strina ». Il fallait donner une explicitation en bas de page car ce mot « tante », est différencié et il a également trois équivalents en géorgien : « დედა, მამიდა, ბიცოლა »-[deida, mamida, bicola]. On pense que ce genre de commentaires est nécessaire, car la traduction est destinée aux lecteurs géorgiens.

Selon A. Bensoussan : «Le texte doit se présenter au lecteur en parfaite lisibilité, sans nul écran, sans l'intervention active du traducteur qui n'est jamais meilleur que lorsqu'il est effacé, absent (apparemment) au texte» (Bensoussan, 1995: 99). Une lecture fluide est pour le lecteur qui connaît le sujet, l'auteur ou la culture d'où est issu l'ouvrage, soit pour le lecteur qui se contenterait d'une lecture superficielle. Une variante encore plus discrète est celle du glossaire, sans appel de note dans le texte. Toutes notes pratiquées avec discrétion, peuvent servir efficacement la communication textuelle.

Nous estimons que l'explicitation est utile et obligatoire, surtout une note bien adaptée. Cependant, selon G. Roux-Faucard, l'explicitation risque donc à tout moment de modifier cet élément de l'identité du texte que nous avons appelé « le lecteur implicite » (Roux-Faucard, 2008: 92).

Parfois, c'est l'auteur qui fait des commentaires. Il faut toujours distinguer qui fait le commentaire l'auteur ou le traducteur. Le présent livre est un recueil d'articles et de communications parus dans de nombreuses revues, en France et à l'étranger. C'est pourquoi à la fin de chaque chapitre, chaque auteur indique le nom de la revue où l'article a été publié. Quand le commentaire est fait par l'auteur, on n'indique pas le nom, mais si le commentaire est fait par le traducteur, il faut l'indiquer en bas de page.

Le plus difficile c'était la comparaison des traductions en anglais et français. Il fallait les traduire en géorgien. C'est pourquoi, la traduction en géorgien a rendu le livre plus gros. Par exemple : « **This is not the**

**lesson of our liberty, or the heritage of our history-Ce n'est pas là l'attitude que nous enseigne notre histoire, ce n'est pas ainsi qu' a toujours parlé chez nous les voix de la liberté-**ეს საქციელ არ შეესაბამება იმას, რასაც ჩვენი ისტორია გვასწავლის. ასე როდ უღერს ჩვენში თავისუფლების ხმა [es sakcieli ar cheesabameba imas, rasac tchveni istoria gvastsavlis, ase rodi jrers tchvenchi tavisuflebis xma].

Tous les exemples dans la traduction géorgienne sont en caractères gras. On l'a fait exprès pour attirer l'attention des lecteurs.

La plupart des notes du présent livre sont verticales, pourtant il y a également les notes linéaires qui ne sont pas nombreuses. A la page 123, les auteurs évoquent les dictionnaires raisonnés. Je cite : «...la langue possède les signes et leur contenu sémantique et ne dit que ce que définit le Robert ou le Webster...». On a décidé d'insérer le nom du dictionnaire allemand, celui de Wahrig, parce que dans ce chapitre on donne des exemples en allemand. Le commentaire concernant le dictionnaire susmentionné est fait en bas de page.

Il est à noter qu'on ne peut pas laisser les noms propres sans explicitation. A la page 196 du texte de départ, D. Selescovitch évoque Pic de la Mirandole, le général Haig, Indira Gandhi. Les étudiants ne connaissent pas ces noms, surtout les deux premiers, on ne peut pas se passer de commentaires.

### **Conclusion**

Le processus de traduction est un phénomène complexe. Tous les professionnels, traducteurs comme interprètes, savent qu'il faut comprendre un texte avant de commencer à le traduire. Tous sont conscients du fait que la langue de départ doit être dissociée de la formulation d'arrivée, si l'on veut que le texte traduit soit non seulement lisible, mais encore rende le plus exactement possible le vouloir dire de l'auteur. Et tous savent aussi l'importance d'une bonne maîtrise de la langue dans laquelle ils traduisent (Lederer, 2008 :8).

## Références

- [1] Aury, D, in Mounin, Georges, *Les problèmes de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- [2] Bensoussan, Albert *Confession d'un traître, essai sur la traduction*. Presses Universitaires de Rennes, 1995.
- [3] Delisle, Jean et al. *Terminologie de la traduction*. Amsterdam /Philapdelphia, John Benjamins Publishing Company, 1999.
- [4] Genette, Gérard. *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- [5] Israël, Fortunato « La trace du lien en traduction », pp.83-91, in *Identité, altérité, équivalence, la traduction comme relation*, Paris-Caen, lettres modernes minard, 2002.
- [6] Roux-Faucard, Geneviève *Poétique du récit traduit*, Caen, lettres modernes minard, 2008.
- [7] Selescovitch, Danica, Lederer, Marianne *Interpréter pour traduire*. Paris, Didier Érudition, 1994.
- [8] Selescovitch, Danica, Lederer, Marianne, *Interpréter pour traduire*. Paris, Didier Érudition, 1994, Traduction géorgienne de Ketevan Djachy, *თარგმნის ხელოვნება და სწავლების მეთოდი* [targmnis xelovneba da stsavlebis metodi], (L'art de la traduction et la méthode de l'enseignement), Tbilissi, Mtsignobari, 2008.